

ŒUVRES DE CRÉMAZIE ⁽¹⁾

(Suite.)

Crémazie n'a pas cultivé le genre descriptif si en honneur aujourd'hui. A peine, dans une ou deux de ses poésies, a-t-il tenté de peindre les grandes lignes d'un paysage.

En ce genre, les romantiques se sont divisés en deux écoles dont la manière de procéder est tout à fait différente.

L'une dissèque la nature, l'étudie avec la curiosité et la minutie d'un naturaliste : c'est celle qui nous inonde aujourd'hui de ses productions.

Les adeptes de l'autre semblent peindre à distance ; ils planent, dirions-nous, audessus des paysage ou de l'objet de leurs études, et ils font revivre à nos yeux par une heureuse allégorie, par une comparaison appropriée, par une poétique figure, ce qu'ils semblent contempler eux-mêmes d'un coup d'œil. C'est le genre lamartinien : c'est celui de Crémazie. S'il est plus favorable à l'inspiration, il est moins précis et moins vrai que l'autre.

Voyons comment Crémazie nous peint les *Mille-Iles*.

Quand Ève à l'arbre de la vie
De sa main eut cueilli la mort,
Sur la terre à jamais flétrie
On vit paraître le remerd,

(1) *Œuvres complètes de Octave Crémazie* publiées sous le patronage de l'Institut Canadien de Québec, Montréal, Beauchemin & Valois libraires-imprimeurs, 1883.